

Traité d'épistémologie éthique

Si je vous disais que vous êtes sur un navire, qu'il y a panique à bord parce qu'on se précipite sur un terrifiant récif. Que ce navire, c'est la civilisation, et Homo Sapiens ses passagers tourmentés, désorientés, excités, violents, angoissés. Que cela vous inspirerait-il ?

C'est la réalité du XXI^e siècle. J'entends le démontrer, et enseigner comment réduire les dégâts. Les éviter ? Certainement pas.

Et si je vous disais que, la raison pour laquelle nous nous précipitons sur ce récif, c'est que nous sommes incapables de piloter le vaisseau ? Hé oui. Parce qu'en matière de justice et de vérité, indissociables l'une de l'autre, aussi essentielles l'une que l'autre, celles dont on a besoin pour élaborer les institutions, machinerie et protocole du pilotage, *l'intelligence est à la raison, ce que la science et à l'alchimie.*

Et si je vous disais que la *raison* est l'héritage des Lumières, et *l'intelligence* ce que j'apporte ici avec l'épistémologie éthique ?

Telle est mon histoire, cette histoire, notre histoire., celle que je viens raconter ici. Assieds-toi, et lis.

Tout partait modestement, car s'il y a une chose que j'ai retenue de mon cursus scolaire, c'est le fait qu'introduire un quelconque texte par une formule type « de tout temps », constitue une hérésie. En cause, la banalité du processus, la largeur injurieuse de la ficelle. Et je me souviens avoir planché sur des dizaines de textes, et longuement buté sur ce casse-tête au moment de l'introduction, fût-ce en français ou en philosophie, quel qu'en fût le sujet ; comment éviter l'hérésie ?

Ici, le sujet, c'est l'épistémologie éthique en particulier, la condition humaine en général, c'est à dire que mon sujet est celui de la justice et de la vérité. Difficile de faire plus éternel, et plus banal, plus général, donc plus vague, dit comme ça. Ce vague, c'est le coupable, l'hérétique. Justement, je tâcherai de le traiter de la manière la plus précise, la plus rigoureuse qui soit. Les problématiques que j'appréhende constituent une constellation idéologique, intellectuelle, dont il faut restituer l'aspect global, et chaque détail. Telle est ma prétention, ou tout au moins mon ambition. Celle de ce texte. Elle est banale, encore une fois, car le propre du désordre, c'est que chacun voit midi à sa porte. Or nous vivons un fameux désordre, dont je proposerai un état des lieux préalable à la présentation de mes concepts, et de leur architecture.

Trancher. Tel est l'objectif. Trancher des questions de toute éternité, les mêmes qui consomment ce XXI^e siècle frénétiquement incandescent. Qu'est-ce que le bien, le mal, le vice, la vertu ? Comment discerner le vrai du faux, la vérité du mensonge et de l'illusion ? Voilà tout l'objet de ma proposition d'épistémologie éthique ; une grille de lecture, de réflexion et d'analyse fondamentale des enjeux fondamentaux de la condition humaine, ceux de la justice et de la vérité.

Cette proposition naît de la nécessité qui habite notre civilisation occidentalise/globalise ; trouver, générer, établir, discerner du sens. Cette époque, la notre, présente un problème dont certains aspects sont universels sur l'échelle de l'Histoire, et d'autres, tout à fait spécifiques à cette période, de nature parfaitement invétérée. Il convient de comprendre conjointement ce en quoi nous voyons l'Histoire se répéter, pérenniser les mêmes batailles, et ce en quoi nous voyons émerger une Terra Incognita de la civilisation, charriant des périls d'une toute nouvelle ampleur, et de bien maigres espérances, une fois dissipées les nuées vaporeuses de l'illusion et le brasier ardent de la colère, de l'amertume, et de la peur.

C'est l'espoir, aussi ténu soit-il, que j'entends nourrir ici, une espérance profonde autant que fragile, à hauteur du deuil qui l'accompagne, car je crois qu'il n'est d'espoir véritable - auquel ne se substitue aucune illusion - qu'au prix que quelque deuil. Je porte le deuil de la légèreté et de l'innocence, et l'espoir de voir, à ce prix s'exprimer (enfin !?) au sein de notre civilisation, l'intelligence.

Chapitre 1 : Diagnostic préliminaire

Le point sur la situation (brèves considérations de sociologie comparative et analogique)

- société et civilisation :

Je l'ai dit, comprendre la situation qui est la nôtre, celle d'Homo Sapiens en ce XXI^e siècle, impose une mise en perspective propre à déterminer ce qui est spécifique à la civilisation du XXI^e siècle, et ce qui relève de la nature universelle de la civilisation. Afin de poursuivre sur cette voie, il est nécessaire d'apporter une précision de langage, relative aux mots société et civilisation.

Par société, j'entends une entité collective dont l'identité réside dans l'unité et la cohérence. En terme de dimension, la société s'étend de la tribu à l'empire, en passant par tous les formats de royaume, république, nation, pays, Etat.

Par civilisation, j'entends deux choses :

- Ce terme désigne d'abord, à mon sens, un ensemble de sociétés donné, qui partagent culture et/ou institutions, ou tout simplement une zone géographique délimitée. Par exemple, je parle de civilisation africaine précoloniale, pour désigner l'ensemble des sociétés, du royaume à la tribu, qui peuplaient l'Afrique jusqu'aux diverses colonisations (un peu arabe puis surtout occidentale à partir du XV^e siècle). Autre exemple, celui de la civilisation occidentale du XXI^e siècle, qui désigne l'ensemble des sociétés/nations/pays européens et issus de la colonisation européenne, sur le continent américain et australien. Ou encore, je parle de civilisation arabo-musulmane pour désigner l'ensemble des sociétés/nations/pays arabe ou affiliées, jusqu'à l'Afrique du nord, qui se trouvent être toutes musulmanes. La formule civilisation musulmane permet d'inclure les sociétés ottomanes et asiatiques qui appartiennent à l'Islam, mais ne sont pas arabes. Ou encore, il est légitime à mon sens de parler de civilisation judéo-arabo-occidentale et/ou islamo-judéo-chrétienne (l'ordre retenu pour cette dernière formule n'est déterminé que par sa sonorité) pour qualifier l'ensemble des sociétés/nations/pays dont l'héritage commun est issu de cette grande branche monothéiste originellement arabo-sémite proche-orientale, ayant embrassé le reste du monde. Enfin, le terme civilisation en général, désigne l'ensemble des sociétés qui constitue Homo Sapiens. La civilisation du XXI^e siècle est ainsi constituée de l'ensemble des sociétés et civilisations tel qu'il se présente à nos yeux.

- Le mot civilisation peut aussi désigner une société unique ayant atteint un stade de développement particulier. Ainsi, il me semble, par exemple, légitime de qualifier la société égyptienne antique de civilisation, bien qu'elle soit constituée d'une société unique, en l'occurrence un royaume. Il en va de même pour la république antique de la Grèce, dont l'héritage est phénoménal. Il me semble également que les sociétés sud américaines historiques sont un certain nombre à mériter le terme de civilisation, comme les aztèques ou les mayas. La légitimité du statut de civilisation que j'accorde à ces sociétés particulières est issue de leur degré d'accomplissement artistique/technologique/culturel, de leur rôle emblématique dans la représentation de l'Histoire de la civilisation.

Les grands empires, quant à eux, peuvent être considérés comme à mi-chemin entre la société et la civilisation. Certes il s'agit par définition de sociétés originellement distinctes unifiées sous une bannière commune, mais l'empire imprime une communauté spécifique, une homogénéité à cet ensemble de sociétés qui n'en forment plus qu'une, une société civilisation, accompagnée d'un riche héritage culturel. Je pense notamment, et arbitrairement, à l'empire de Chine historique, à l'empire romain, l'empire ottoman...

En conclusion, les mots société et civilisation présentent chacun une marge de manœuvre, la frontière qui les sépare demeure soumise à l'appréciation, et il est susceptible d'importer aux uns et aux autres, plus ou moins légitimement, de désigner telle entité sociale/culturelle/religieuse/géographique sous un de ces deux termes plutôt que l'autre. Au regard de l'épistémologie éthique que je propose ici, l'enjeu ne peut que demeurer le même pour les sociétés, la ou les civilisations auxquelles elles appartiennent ; celui de la justice et de la vérité.

En ce XXI^e siècle, l'enjeu de la justice est global. Il concerne la civilisation dans son ensemble, quels que soient les groupes et sous-groupes qu'on lui associe. La civilisation du XXI^e siècle est une unification de l'ensemble des sociétés qui lui appartiennent, car plus aucune d'elles, pas une, n'est isolée du reste du monde, ni physiquement (géographiquement), ni numériquement (hyper télécommunication), donc ni politiquement/institutionnellement, ni économiquement, ni moralement. La globalisation, l'unification, l'homogénéisation complète du destin commun d'Homo Sapiens est une des grandes spécificités du XXI^e siècle. Il faut la prendre en compte ; il n'est de réponse à l'injustice que globale. Toute réponse partielle est une non réponse. Homo Sapiens forme un Corps, et songer à la santé d'une partie d'un Corps, si l'on ne s'intéresse pas au reste, n'a aucun intérêt, aucun sens.

- le progrès

Si la globalisation est un phénomène incontestable et spécifique, la notion de progrès est infiniment plus floue. Au point que la notion, le terme, le concept de progrès, constitue, représente à mes yeux un bel exemple d'illusion. La notion d'illusion sera profondément examinée au cours de ma proposition, mais à ce stade, il s'agit de rendre au progrès la place qui est la sienne, bien loin de ses prétentions. Le progrès incarne une candeur idéologique, coupable, comme toute candeur, d'amputer le réel, en particulier de sa cruauté. La réalité est bourrée de cruauté. Une insoutenable cruauté pour les âmes pures du progrès, qui attribuent cette violence qu'ils ne sauraient voir à un lointain passé, une violence que la civilisation des centres commerciaux et autres parcs d'attraction de toute nature, aurait triomphalement vaincue par le droit et la liberté.

Qu'entend-on désigner par le terme de progrès ? Pour que le mot ait un sens, il faut que l'évolution, aussi indéniable et spectaculaire soit elle, ait pour direction et/ou conséquence, une amélioration quelconque. Encore faut-il que l'amélioration en question soit elle-même digne de ce nom, en portant sur un enjeu qui la justifie.

Or nous voyons que l'unique amélioration constatée, au cours de cette période que l'on associe généralement au progrès, est une amélioration du confort, une augmentation du confort. Non pas du tout conjointement à une amélioration, une augmentation de justice, seule préoccupation de progrès valable, mais à son détriment.

S'il y a progrès en matière de confort, c'est parce qu'il y a progrès technologique. La technologie, qu'il convient de définir comme la faculté d'Homo Sapiens à comprendre/observer/appréhender, agir sur la réalité physique et biologique, est effectivement en constant progrès depuis l'émergence de la civilisation, progrès visiblement en constante accélération. Mais que fait Homo Sapiens de tout ce pouvoir ? Il

cherche le confort, c'est à dire le plus de jouissance possible, le moins de douleur. Toute la science industrielle d'Homo Sapiens est tournée vers cet objet.

Or non seulement ni la jouissance, ni le recul de la douleur n'implique nécessairement, en soi, la quête de justice, mais encore, cette jouissance, ce recul de la douleur, ne profitent qu'à une élite, ce qui exclut carrément la justice. J'entends ici discuter rigoureusement le concept de justice, mais en attendant, il suffit de considérer les inégalités sociales pour exclure la réalité d'un quelconque bénéfice de justice issu du progrès technologique.

La réalité des inégalités sociales que nous observons en ce XXIe correspond à un schéma universel: Une élite jouit, s'épargne douleur et effort, pendant que la majorité se voit attribuer le rôle du labeur, et/ou le poids de la misère. Ce type de répartition des richesses accompagne toute civilisation à tous les stades de son développement. En ce qui nous concerne ici, sur les 7 milliards d'êtres humains qui représentent et incarnent la civilisation Homo Sapiens du XXIe siècle, quelques milliers, en bonne aristocratie, détiennent l'essentiel du trésor. Quelques millions, en bonne bourgeoisie, se taillent une belle part, au moins honorable, du magot global. Quelques milliards vivent modestement, survivent matériellement. Les autres crèvent plus ou moins de misère (voire chiffres OXFAM).

Le cœur du mythe du progrès, c'est l'institution, le droit.

Le progrès, n'est-ce pas, on peut admettre qu'il ne soit pas social, mais défendre son caractère éthique, justement - moral, intellectuel, spirituel, un alliage sacré de démocratie, de droits et de libertés. Illusion ! Cet alliage sacré est à la justice, ce que l'or est à la forge. Il n'est nul glaive contre l'injustice, nul bouclier. Il n'est que parure pour la conscience. Sa valeur est celle d'un bijou de famille. Quant à l'arsenal de lutte pour la justice, il va falloir le créer dans un tout autre acier.

En matière de justice, il n'y a que résultat ou imposture. Les bonnes intentions sont une imposture à priori, puisque l'enfer en est pavé, seuls leurs résultats les distinguent les unes des autres. Bonne intention, c'est un pléonasme. Quiconque est animé d'une intention éthique, morale, intellectuelle, institutionnelle, politique, la juge bonne, sans quoi il n'en serait pas animé. Tout le problème est de distinguer lesquelles, parmi ces bonnes intentions, le sont réellement, effectivement, par la logique et par la connaissance, c'est à dire par la maîtrise du sens, à défaut de prédire l'avenir. C'est l'objet de ma proposition d'épistémologie éthique.

Des résultats, il n'y en a pas. Il n'y a, dans l'héritage institutionnel occidental issu de l'inspiration des Lumières auquel on associe généralement le progrès, que des intentions de lutte contre l'injustice, mais de résultat, aucun digne de ce nom. Il n'y a, d'ailleurs, de résultat à espérer dans aucun héritage particulier, d'aucune société particulière, parmi celles qui constituent la civilisation Homo Sapiens du XXIe siècle. Parce que Homo Sapiens n'a jamais su, jusque-là, rationaliser la lutte contre l'injustice. Pour l'heure, cette tension, ce gouffre, cette contradiction que présente la réalité du rôle de la civilisation occidentale dans le développement de la civilisation globale du XXIe siècle, avec ses intentions affichées, contribue à augmenter l'injustice spécifique à ce siècle. Le fait que chaque être humain jouisse théoriquement d'une valeur sacrée aux yeux de la civilisation, héritage effectivement principalement issu de la culture occidentale des Lumières et des Droits de l'Homme, augmente la dramaturgie, la violence du mépris dont elle lui témoigne en réalité, malgré son arsenal institutionnel de droits et de libertés. Le mythe du progrès est un facteur aggravant, au sein de cette réalité exempte de progrès.

L'injustice que nous observons, que nous subissons en ce XXIe siècle, est certes, en soi, universelle, mais son ampleur est spécifique, c'est la raison pour laquelle je parlerai bien plus volontiers de dégradation que de progrès. Au regard de tout idéal de justice qui se

respecte, loin, bien loin de tout progrès, l'injustice que porte ce XXI^e siècle est la plus spectaculaire connue dans l'Histoire. La civilisation du XXI^e siècle est un empire féodal, mais en pire, et ce pour plusieurs raisons.

- la dégradation

1) répartition des richesses matérielles :

Sur le plan social, la dégradation de la justice est spectaculaire, indéniable. Par « social » j'entends ici le paramètre économique de la condition de l'individu et sa communauté. Ce qui illustre le mieux cette dégradation, c'est la comparaison entre la condition d'un individu appartenant à un statut social situé sur l'échelle allant du mendiant au travailleur pauvre dans un pays pauvre du XXI^e siècle, à celle de cerf, de vassal, de paysan ou artisan quelconque d'une société féodale. Il s'agit, dans les deux cas, de ce qu'il est légitime de qualifier de tiers-état, malgré la désuétude de ce mot. En effet, le tiers-état est à la monarchie française, par exemple, ce que le tiers-état du tiers-monde est à la civilisation globalisée du XXI^e siècle. C'est, dans des proportions comparables, la substance de la société/civilisation reléguée à sa propre marge. (note à mettre en bas de page : * dans des proportions comparables : une source wikipédia indique une proportion typique de 80% de la population associée au concept de tiers état au sein d'une société féodale. Les chiffres OXFAM de la répartition des richesses correspond peu ou prou à de telles proportions.)

Il faut comparer ces conditions, et prendre acte, en premier lieu, de la conquête de la misère profonde au sein du « tiers-état » contemporain, que l'on qualifiât de « prolétariat », auquel on peut donner le nom que l'on veut sans que cela ne change la nature de la misère, et donc de l'injustice, associée à une telle condition. Conquête de la misère profonde disais-je, celle qui immerge l'être humain dans la crasse, la poussière, la faim, la soif, la souffrance ; dans un régime féodal, elle ne s'exprime massivement qu'au cours d'épisodes catastrophiques, d'épidémie ou de famine. Alors elle frappe d'abord, évidemment, le tiers-état, qui, le reste du temps, dispose dans l'ensemble de quoi survivre matériellement au sein de sa communauté, ne serait-ce qu'en vertu de la solidarité qui y règne. Le tiers-état contemporain, lui, est constitué d'un bon milliard d'individus dont la seule perspective statistique est de traîner dans les rues de quelque mégapole ou no man's land africain, sud-américain, asiatique, livré à la condition d'homme-rat. Une condition pérenne, liée aux circonstances du siècle et du poids de son héritage.

Quant à la « misère ordinaire » que connaissent les autres milliards du tiers-état, elle est au moins la même au XXI^e siècle que dans une société féodale. Ceux qui travaillent pour survivre travaillent sans doute plus dur encore à la mine, à l'usine, que ne travaillait le paysan ou l'artisan lambda d'une civilisation féodale lambda, pour un bénéfice équivalent, voire défavorable à notre époque. Si l'on ajoute à cela l'errance de ceux qui survivent de solidarité familiale/communautaire, ou périssent dans la mendicité, les conditions de vie des masses pauvres en Afrique + Orient, en Asie et en Amérique du sud ne me semblent pas trouver d'équivalent de degré de misère dans la littérature historique.

Le reste de la civilisation est un mélange d'aristocratie et de bourgeoisie, dont l'ensemble incarne l'équivalent contemporain de l'association clergé/noblesse. Les bourgeois du XXI^e siècle n'appartiennent plus au tiers-état, ils appartiennent désormais aux sphères privilégiées de la civilisation. Les mieux lotis d'entre eux travaillent beaucoup pour gagner beaucoup, sur une échelle numéraire internationale (dollar, euro etc). Au pire, ils gagnent correctement leur vie sur cette même échelle. Ils représentent quelque un milliard d'individus humains sur les sept que compte l'espèce. Quant à

l'aristocratie, il faut l'associer aux détenteurs de grands capitaux, dont le propre, au XXIe siècle est de rapporter beaucoup d'argent par sa seule existence, à travers les mécanismes et autres algorithmes financiers internationaux. Elle est la crème du 1% le plus riche. L'aristocratie du XXIe siècle ne détient son pouvoir qu'en vertu de titres, et valeurs numéraires bancaires, mais cela vaut largement, en privilège, tous les titres de noblesse de toutes les sociétés féodales.

Le gouffre social qui sépare le fond du tiers-état, du sommet de l'aristocratie contemporaine, n'a rien à envier à aucun exemple connu dans la littérature historique. Je crois légitime d'affirmer, au contraire, que ce gouffre est le plus béant jamais observé dans le règne Homo Sapiens ; celui qui sépare les milliards et millions d'euros/dollar de quelques uns, de la misère massive des autres. Celui aussi qui sépare le modeste du misérable me semble tout à fait inédite, sauf peut-être dans la société traditionnelle indienne, et ses intouchables officiellement acquis à leur condition éternelle de misérables. Les intouchables de la civilisation du XXIe siècle sont au moins aussi nombreux que les bourgeois. Toujours est-il que l'originalité du gouffre contemporain ne porte pas seulement sur la distance séparant les hautes sphères des basses sphères de la civilisation, mais également à l'intérieur même du tiers-état, entre, mettons, un travailleur/chômeur modeste occidental, et un occupant des bas-fonds, tel le mendiant de Calcutta, de Soweto ou de Caracas. Sur le plan social, le modeste occidental du XXIe est à son contemporain misérable africain, ce que le petit aristocrate du XVIIIe siècle est au dernier nécessaireux.

Un accroissement de la misère, de sa proportion et de sa profondeur, de son gouffre, tel est le bilan social de quatre siècles de « progrès ».

Outre le paramètre économique, la misère existe aussi sur le plan moral, existentiel, psychologique, spirituel, culturel, et c'est sur ces paramètres que l'héritage institutionnel des Lumières montre sa plus dramatique impuissance. Après tout, les Droits de l'Homme, tels qu'ils sont communément admis et défendus dans la civilisation occidentale contemporaine, n'impliquent pas l'égalité des ressources. C'est l'égalité de la dignité qui est exigée. La notion de dignité sera largement discutée au cours de cette proposition, mais dans ce contexte, il faut la rapprocher du principe fondamental de droit moderne, inspiré, où qu'il soit en vigueur, de l'héritage des Lumières ; l'égalité devant l'institution de quiconque en relève. C'est cette égalité des individus devant l'institution que l'on peut, ici, considérer comme patrimoine de dignité. Or, la valeur réelle, la dignité de l'individu aux yeux de l'institution contemporaine, malgré ses prétentions, est directement relative, si ce n'est à son patrimoine matériel, à son patrimoine moral/intellectuel. La dignité, c'est l'autre versant de la problématique sociale. Le moins que l'on puisse dire, c'est que, là encore, les résultats du progrès ne sont pas au rendez-vous.

2) répartition de la dignité :

La civilisation occidentale, en cheminant longuement et chaotiquement, pendant quatre siècles de « progrès », vers une prospérité singulière, n'a fait que détériorer la répartition globale de la dignité parmi Homo Sapiens. Si le tiers-état de la civilisation occidentale a acquis des droits substantiels au cours de cette période, c'est au mépris des sociétés qui ne lui appartiennent pas. La période attribuée au progrès voit, en réalité, une spectaculaire explosion de l'esclavage et de l'indigénisation (passage de la condition de cerf/vassal/paysan/artisan dans la société originelle, au statut d'indigène de la civilisation conquérante), à travers les politiques coloniales, puis néo-coloniales. Esclavage et indigénisation voilà de quoi est massivement constitué le tiers-état du XXIe siècle. Esclavage malgré l'abolition officielle/prétendue de l'esclavage, car travailler 14h

par jour à l'usine pour un bol de riz, c'est de l'esclavage, car périr de misère sur un territoire dont les ressources font la prospérité de ceux qui les exploitent, c'est de l'esclavage, c'est une négation du concept de dignité. Indigénisation, car les descendants d'esclaves et de populations colonisées sont concrètement des sous-citoyens, où qu'ils vivent, fût-ce dans des ghettos au sein de la civilisation occidentale, ou dans des ghettos au sein du tiers-monde. La généalogie ethnico-géographique de la sous dignité sociale, c'est celle de l'esclavage et de la colonisation, elle concerne une immense proportion de la population mondiale du XXIe siècle. On doit l'existence de telles masses à l'héritage du commerce triangulaire – une industrialisation de l'esclavage - et autres conquêtes territoriales, géopolitiques, coloniales de la civilisation occidentale. Le fait que le « bois d'ébène » ait laissé place à l'indigène ne change rien à l'affaire. Les matières premières consommées par le monde riche proviennent toujours de territoires soumis à la misère massive, quant à l'usine, dans ces mêmes territoires, elle est le champ de coton du XXIe siècle.

Aucune institution héritée des Lumières, au XXIe siècle, n'exclut le fait que l'Afrique offre ses ressources pendant que ses habitants périssent de misère, le fait que l'Asie offre sa main d'œuvre pour fournir les bourgeois en smartphone dans des conditions de travail qui les tueraient en quelques semaines, ou encore que les populations sud-américaines jouissent de droits très nettement inférieurs à ceux en vigueur plus au nord, voilà sans doute pourquoi cela se produit.

Mais en ce XXIe siècle, la civilisation contemporaine n'échoue pas seulement faute de garantir une dignité équitable urbi et orbi, elle en est incapable à l'intérieur de ces périmètres y compris les plus privilégiés. Le déficit en dignité des populations/communautés défavorisées au sein du monde riche, et tout aussi corrélé à leur patrimoine matériel, qu'il ne l'est sur le plan global. Notamment, l'accès à l'éducation, à la culture, à la compétence, en particulier intellectuelle, demeure intimement corrélé au patrimoine matériel de l'individu et de la communauté concernés. Pourtant, l'accès aux dispositifs institutionnels protecteurs et/ou accompagnateurs, quand ils existent, est lui-même profondément corrélé au degré d'éducation.

Outre une répartition des richesses matérielles et morales résolument plutôt dégradées qu'en progrès, le patrimoine intellectuel/moral/spirituel global du XXIe est lui-même dégradé. Certes, le sentiment de dégradation est universel. Certes, dans la Grèce antique déjà, on se plaignait que tout se perde, que tout foute le camp. Mais ce sentiment n'a jamais été aussi légitime qu'en ce XXIe siècle. Sa légitimité toute spécifique est le résultat d'une tension, d'un gouffre tout spécifique, entre le savoir, et la connaissance disponibles. Ce que je veux dire par là, c'est que la puissance descriptive et créatrice de la science est aussi développée, que les valeurs intellectuelles, morales, spirituelles, sont fragiles, précaires, rares et vaines. Jamais science sans conscience, quelque fût la légitimité objective, ou non, de la conscience, n'a jamais autant régné. Les siècles qui précèdent le nôtre, nous lèguent conjointement l'épanouissement du pouvoir technologique, et la déliquescence du pouvoir moral. Ce pouvoir, originellement confié aux textes et autres lois sacrées, ainsi qu'à leurs représentants, n'a fait que s'éloigner, aussi bien sur l'échelle du temps, que sur l'échelle de l'autorité. Le texte sacré le plus récent, le Coran, date de quinze siècles en arrière. Vingt siècles nous séparent du message du Christ, sans parler de ses prédécesseurs les prophètes juifs. Si la philosophie a tenté de prendre le relais, au travers notamment du grand mouvement des Lumières, elle a échoué, nous le constatons. Nous traversons un très long désert spirituel et moral, à l'aridité proportionnelle aux agapes technologiques, et autre savoir scientifique. L'un des symptômes principaux de cette sécheresse, c'est l'absence d'espoir, mêlé à la prolifération de mirages de toute nature. En matière de mirages, le XXe siècle fût

extrêmement prolifique, entre fascisme issu des propositions marxistes, et fascisme tout court, entre espoirs déçus de la science, et violences, luttes et solutions aussi démentes et/ou illusoire que prétendument finales. Un tel siècle, précédent le nôtre, semble interdire toute espérance, puisque les espoirs de salut n'ont fait qu'aboutir au désastre et à l'impasse.

Pourtant, il n'y a pas de vie sans espoir, pas de civilisation sans espérance. Ni au XXI^e siècle, ni jamais, quelle que soit la nature du péril.

- le péril

Le tableau de l'injustice, associé au prétendu progrès, comme s'il n'était pas suffisamment sombre en soi, se voit augmenté du désastre écologique/environnemental, dont la réalité n'est plus contestée par aucun observateur qualifié. Un désastre présent, et à venir. Les projections, en matière de dommage subi par notre écosystème, et leurs conséquences prévisibles, varient entre des perspectives anxiogènes et ultra anxiogènes. Au minimum, l'enjeu écologique constitue, à lui seul, un vertigineux challenge pour notre civilisation, à échéance de quelques décennies. La question n'est pas de savoir s'il faudra s'adapter, mais si cela est encore possible. La question n'est pas de savoir si l'on peut empêcher les bouleversements environnementaux initiés par l'activité humaine en particulier au cours du dernier siècle, dans un mouvement d'ampleur exponentielle, mais elle est de savoir s'il est réellement envisageable de les limiter seulement. Nous savons que, quand bien même nous braquerions la barre aujourd'hui, l'inertie nous promet de profonds bouleversements. Et nous savons aussi que rien ne modifie substantiellement, à ce jour, notre cap.

Un fois considérés les périls combinés, de nature environnementale d'une part, dont la montée des eaux (disparition de territoires habités) et la dégradation/raréfaction des ressources de consommation vitales, et de nature sociale, géopolitique d'autre part, liés à l'inégalité de la répartition des richesses au sein de la civilisation, à quoi croyez-vous qu'Homo Sapiens doive s'attendre pour les décennies à venir ?

En ce qui me concerne, la conviction que suscite l'examen de la situation, c'est que nous assistons à la matérialisation, la réalisation du scénario de l'Apocalypse. Ce thème, omniprésent dans la mythologie monothéiste, notamment à travers l'épisode du Déluge, constitue à mes yeux une prémonition. C'est, en tout cas, ce que tous les facteurs de la réalité s'emploient à illustrer, avec cette conséquence symbolique forte du réchauffement climatique que constitue la montée des eaux en cours.

Pour rester dans l'océan, Homo Sapiens contemporain est à mieux yeux Homo Sapiens Titanicus ; droit devant, l'Iceberg géo-socio-politico-idéologico-environnemental. La question n'est pas de savoir si on le percutera, mais avec quelle puissance. Il est trop tard pour l'éviter. Aux commandes, un capitaine dément et demeuré, dont les instruments de navigation consistent en des algorithmes financiers et des traités d'échange internationaux tarés, dont la trajectoire nous propulse sur le récif. A bord, une nervosité, une tension extrême. Chacun voudrait faire irruption dans le poste de pilotage, avec des idées radicalement opposées les unes aux autres, sur les modifications à apporter à notre trajectoire. Mais les lieux sont hermétiquement verrouillés, la contestation n'est qu'agitation et vacarme, de changement de cap, il n'y en a point.

Il y a, à mon sens, trois scénarios principaux envisageables :

- 1) Le miracle. Une voie d'eau, mais le navire parvient à gagner une quelconque Terre avant de sombrer. Quelques pertes. La Frayeur de l'Histoire.
- 2) Le naufrage. Quelques survivants. Les autres crèvent. Ils érigent la civilisation post apocalyptique.

3) La catastrophe. Tous crèvent. Terminé Homo Sapiens. Adieu.

La voie d'eau, nous en observons les prémices en 2016, sous forme d'afflux de populations en provenance de zones exposées à la guerre et à la misère, à destination de zones épargnées par ces fléaux. Ceux qui s'annoncent pour les décennies à venir, seront toujours plus massifs, et opposeront des populations qui voyagent toujours plus en proie à la détresse, aux populations qu'ils tentent de rejoindre toujours en proie à l'angoisse. Il y a tout lieu de craindre que cela tourne en un affrontement aussi vigoureux que celui qui précède tout naufrage, pour l'obtention d'un canot de sauvetage, en l'occurrence un lieu où boire, manger, dormir, respirer, s'abriter, bref, survivre. Il y a toutes les raisons de craindre que l'affrontement fasse au moins autant de dégât que la rareté des ressources et des territoires elle-même. Il y a lieu de craindre que cette dynamique s'achève par quelque catastrophe écologico-technologique, rendant cette planète définitivement inhospitalière pour l'espèce que nous sommes, et bien d'autres par ailleurs, avant d'avoir eu le temps d'investir quelque autre habitat autorisant leur pérennité. Nous pouvons tout à fait, dans un petit siècle, avoir disparu, emportés par les conséquences de notre propre activité.

Toutefois, ce troisième scénario, le pire, n'est pas mon préféré en terme de plausibilité.

Le plus probable, raisonnable, vraisemblable, me semble le second. Je crois que la proportion de la décimation, d'ici quelques décennies, parmi les 7 milliards de représentants contemporains de notre espèce, sera effectivement de l'ordre du naufrage. Probablement plus de victimes que de survivants, peut-être beaucoup plus. Ces derniers, quoi qu'il en soit, forts de cette « leçon », bâtiront une civilisation, cette fois beaucoup plus digne de ce nom. Une civilisation... civilisée.

Reste le miracle. Rien n'interdit d'espérer un miracle, il est simplement folie de s'attendre à le voir se produire. Le miracle serait que la population de 7 milliards survive, et ses descendants aussi, et accèdent à cette civilisation civilisée à laquelle il faudra bien venir, si tout ce monde souhaite survivre, et vivre.

L'épistémologie éthique dont je viens proposer ici la substance, ne peut constituer un miracle. Mais cela constitue de l'espoir, au moins le mien. Et comme tout espoir, il a vocation à être partagé. L'espoir de reprendre tout à zéro, pour tout (re)construire sur des bases fiables et solides, cette fois. Au-delà de l'espoir, c'est un immense challenge pour Homo Sapiens, et ce sera, un jour ou l'autre, bientôt, très bientôt, une nécessité. D'ici quelques décennies tout au plus, le Déluge. Seule son ampleur reste à découvrir. Comment on l'aura anticipé, comment on le gèrera, comment on s'en sortira, telle est la question. Réunir, proposer, offrir les conditions nécessaires pour négocier tout cela le mieux possible, tel est l'objectif de ma proposition.

Chapitre 2 : épistémologie éthique

Avant d'aborder ce chapitre, je souhaite informer les aimables passagers du vaisseau, qu'il contient des considérations techniques assez poussées, auxquels tous n'auront pas accès. Il est absolument nécessaire à ma proposition, mais s'éloigne des considérations générales éthiques qui, elles, concernent chacun. Aussi, éprouveriez-vous quelque difficulté à suivre, il ne faudrait pas avoir trop de scrupule à faire l'impasse sur ce qui vous dépasse, en vous rendant directement, le cas échéant, aux étapes suivantes, probablement plus accessibles, plus directement liées aux termes des questions que vous vous posez. Hubert Reeves utilise un système de « piste rouge » pour signaler la présence d'équations dont on ne peut apprécier le contenu qu'à condition de maîtriser suffisamment les mathématiques. Ici, le terrain est rouge/orange, plus ou moins difficile

en fonction de votre profil intellectuel. Aucune érudition particulière n'est requise, je n'en possède moi-même aucune. Mais pour suivre chaque développement de ce chapitre, il faut présenter une aptitude technique minimum.

Ceux d'entre vous qui n'en jouissent pas ne doivent pas se décourager de poursuivre la lecture, et ceux d'entre vous qui prétendent comprendre ce qu'est la logique, auront probablement matière à réflexion, et pourront traquer l'erreur, en vain. Ils pourront ainsi juger de la rigueur de ma démarche. Car c'est ici que je livre les clés en titane pour la mise à feu, en orbite du satellite épistémologie éthique, destiné au GPS de vérité. C'est ici que je montre la technique de forge utilisée pour l'acier de mon glaive, auquel aucun obstacle ne résiste, pour le blindage de mes os, que rien ne perturbe.

Définir un concept, c'est d'abord se pencher sur les mots qui le constituent. Celui d'épistémologie éthique est constitué de deux mots chargés et complexes, dont l'association l'est encore davantage.

- **épistémologie** : Ce mot issu du grec ancien « epistémê » signifie étymologiquement la théorie de la science. Et nous voici d'emblée avec un autre mot chargé et complexe, celui de science. En attendant de discuter la notion de science, cela viendra bien vite, il convient, dans ce contexte, de remplacer le mot science par celui de connaissance. Ainsi, avec l'expression « théorie de la connaissance », on obtient un équivalent probant du mot épistémologie, tel qu'il convient de l'entendre dans le cadre du concept d'épistémologie éthique que je viens proposer.

Il faut s'arrêter un instant sur le mot connaissance. En matière d'épistémologie, le sens du mot connaissance est à bâtir en opposition à celui de savoir. La connaissance, c'est l'équation, le savoir, c'est la donnée. Et si le savoir est une compétence, alors la connaissance est l'usage que l'on en fait. Le savoir est relatif à la quantité d'information, la connaissance à sa qualité. Ainsi, le savoir, porté à un certain seuil d'abondance, est érudition, mais en rien l'érudition n'est, en soi, connaissance. Il est mille formes d'érudition débile, sourde et aveugle à tous les paramètres que requiert la connaissance pour émerger. On peut être érudit de la Bible, de la philosophie, de la littérature, de l'histoire, des sciences, mais ne pas jouir de la moindre connaissance en matière de condition humaine, alors que chacune de ces disciplines traitent nécessairement de ce sujet. C'est tout l'enjeu de l'épistémologie, que de distinguer ce qui est savoir, et ce qui est connaissance, c'est tout l'enjeu de l'épistémologie éthique, que de caractériser/isoler/distiller la connaissance en matière d'éthique. Car le savoir, en rien ne fait défaut en ce XXI^e siècle, mais la connaissance, cruellement.

Or, la connaissance, pour mériter ce nom, exige de justifier de ses fondations. C'est le rôle de l'épistémologie. On peut définir cette discipline comme l'étude des procédés par lesquels il convient de distinguer le vrai du faux, quel que soit le domaine de connaissance en question. Distinguer le vrai du faux est une nécessité universelle, omniprésente, cruciale. Encore faut-il avoir la moindre idée de comment s'y prendre, encore faut-il savoir pourquoi et comment le vrai est vrai, le faux, faux. Encore faut-il déterminer les critères qu'il convient de retenir pour en juger.

En l'occurrence, la pratique de l'épistémologie, par les scientifiques et/ou philosophes, consiste en deux branches assez distinctes, que je viens réunir ici. L'une consiste en l'épistémologie des sciences, l'autre, de la connaissance en général. En matière d'épistémologie des sciences, j'ai déjà évoqué les travaux existants, portant sur la nature des mathématiques et la logique en général, la nécessité du recours à un méta système. En matière d'épistémologie de la connaissance en général, ma référence, c'est Edgar Morin, avec, en particulier, le concept de pensée complexe développée au cours de sa Méthode. Je ne puis que conseiller à quiconque la lecture de cet ouvrage. Ma démarche en est l'héritière assez directe, bien que tout à fait bâtarde et officieuse.

Mon épistémologie porte sur la connaissance en général, et sur l'éthique en particulier.

- **éthique** : Il faut entendre par éthique, tout ce qui se rapporte à la notion de justice. L'éthique représente le souci, l'étude, la recherche de ce qui est juste. Le mot éthique remplace fort avantageusement, en ce XXI^e siècle, celui de morale. La morale est prescription, l'éthique est observation, constat, analyse, compréhension, désignation, adaptation en conséquence. La morale est un bon sentiment, l'éthique est une intelligence. La morale a échoué, lamentablement. C'est la morale qui est traditionnellement garante de la justice, or la conception de la justice, au XXI^e siècle, est la plus dégradée qui soit, comme j'ai essayé de le faire valoir dans le chapitre précédent. S'il y a de l'espoir de la (re)construire, cette notion fondamentale de justice, c'est dans l'éthique qu'il réside.
- **épistémologie éthique** : La connaissance de ce qui est juste, donc ce qui est bien et mal, donc du vice et de la vertu. La quête de connaissance est recherche de **vérité**. L'épistémologie éthique consiste en la recherche de vérité en matière de justice.

1- vérité

Parmi les mots chargés et complexes, celui de vérité figure en bonne place, en haut de l'échelle de poids et de complexité. Le poids de la vérité s'exprime tout autant dans sa dénégation, que dans sa quête. Sa complexité est liée aux divers aspects qu'elle revêt, ainsi qu'à la difficulté de la distinguer de ce qui lui est opposé : l'erreur, le mensonge, l'illusion.

L'examen du concept de vérité exige l'examen de ses différentes formes, qui varient en fonction de son mode d'expression, de la discipline, du territoire dont elle relève. Si l'existence d'une substance digne du nom de vérité est peu contestée dans certains de ses compartiments, dans d'autres, elle fait aisément, à tort, figure de mirage. C'est en comprenant le dénominateur commun à toute forme de vérité, en même temps que la spécificité de chacune d'elles, que l'on peut s'offrir d'appréhender son intègre substance.

a) vérité logique

C'est en matière de logique pure que la vérité présente son aspect le plus pur. Elle s'exprime aussi bien dans un cadre strictement mathématique, qu'éventuellement dans un cadre verbal plus général. Respectée, conforme à ses propres exigences, elle délivre de la vérité pure. Non seulement la vérité ne peut échapper à la nécessité impérieuse de la logique qui lui sert d'architecture, mais encore, la logique est le seul moyen de produire de la vérité, de l'isoler, de la distinguer du mensonge, de l'illusion et de l'erreur. Le caractère discriminatoire de la logique, seul, offre la garantie de distinguer le vrai du faux.

L'épistémologie éthique consiste très largement en la mise en œuvre des lois de la logique, dans le cadre de l'exploration, de l'élaboration des principes de justice. Mais pour rendre cela possible, il faut commencer par interroger la logique elle-même.

La logique

Intéressons-nous d'abord à son aspect mathématique. Il s'agit, en la matière, de traiter de données numériques, traitement consistant en toute opération logique effectuée sur des nombres, opération dont les données d'entrée et de sortie sont chiffrées.

L'expression de la vérité en matière de mathématique est accessible à chacun sous forme d'une simple équation algébrique, par exemple une addition, par exemple $2+2=4$. Ici, non seulement nous voyons une vérité, mais encore, il s'agit de la seule vérité possible, qui puisse impliquer les termes qu'elle implique. Le caractère discriminatoire de la logique s'exprime de manière hyper pure et limpide, en imposant absolument un résultat particulier, excluant absolument tous les autres. Si l'on s'accorde sur la nature,

identique, de chacun des 2 que l'on additionne, tout autre résultat que 4 est, soit erreur (donc illusion), soit mensonge (dissimulation, manipulation délibérée). Le doute, ici, n'a aucune place, pas davantage que la remise en cause, malgré les problématiques épistémologiques que le XXe siècle a soulevée en matière de mathématiques, et dont les enseignements sont, parfois, en ce XXIe siècle, dramatiquement galvaudés.

En effet, les épistémologues des mathématiques ont identifié au XXe siècle une relativité de l'absolu logique. Appelons cela alors un paradoxe ; la relativité introduite dans la vérité mathématique n'enlève rien à son caractère absolu. Je m'explique. La relativité de la vérité mathématique introduite par les épistémologistes du XXe siècle est liée au fait que, pour justifier de sa propre validité, la logique requiert un méta système. En d'autres termes, pour démontrer la véracité de ce que les mathématiques établissent comme vrai, il faut avoir recours à un raisonnement qui, lui, ne consiste pas en des mathématiques. Ainsi, pour prouver que $2+2=4$, il faut étudier la nature de 2, admettre le caractère identique des deux 2, ainsi que la nature du 4. Mais pour étudier la nature de ces nombres, on ne peut qu'avoir recours à d'autres nombres, et que valent ces nombres, si l'on ne s'explique pas ce qu'est le nombre ? Seul un méta système, un dispositif distinct des nombres/mathématiques, « au-dessus » d'eux, est susceptible de répondre aux exigences épistémologiques de démonstration de la nature du nombre. Telle est la nature de la relativité de la vérité mathématique.

Son caractère absolu demeure intact, dans la mesure où, à l'intérieur de son propre périmètre, la logique règne en maîtresse, sans partage. Dès lors que l'on accepte son autorité, elle s'impose face à l'illusion, à l'erreur et au mensonge, en développant une substance au sein de laquelle l'intrusion se signale nécessairement d'une manière ou d'une autre.

La seule chose à retenir des tourments épistémologiques mathématiques du XXe siècle, c'est que l'on ne demande rien d'autre aux mathématiques que de la vérité mathématique ; il n'en demeure pas moins que la logique mathématique ne souffre aucune faille. La faille, elle est éventuellement dans l'esprit qui met en œuvre la logique. Pas dans la logique.

2 chèvres et 2 poules donnent effectivement 4 animaux, mais ni 4 poules, ni 4 chèvres, ni 4 je-ne-sais-quoi qui ne soit l'addition de 2 chèvres et de 2 poules. 2 pommes pourries et 2 pommes mûres ne donnent effectivement pas 4 fruits exquis. Dans une équation proposant 4 comme âge du capitaine, comme résultat de l'addition des têtes de bétail à bord du navire, l'erreur commise, elle-même de nature logique, n'enlève rien au caractère absolu de la logique qui préside à l'addition, et à la distinction entre les chats et les chiens.

C'est facile de ne pas mélanger les choux et les poireaux, mais le juste et l'injuste, ça l'est moins. Nous verrons comment mettre en œuvre la logique en la matière. Cela changera de ces étables bon marché où s'approvisionne le monde.

Car il se trouve que la logique, et la vérité qu'elle délivre, sont tout aussi absolues, lorsqu'elles ne s'expriment pas par un chiffrage, mais par la substance verbale dédiée. Ainsi, le fait que A soit nécessairement plus grand que C, si l'on a établi que A est plus grand que B, et que B est lui-même plus grand que C, constitue une vérité tout aussi absolue que le chiffre 4 pour résultat de l'addition de 2 et 2, même si, ni la taille de A, ni celle de B, ni celle de C ne sont chiffrées. L'erreur, l'illusion, la dissimulation, le mensonge, s'il y en a, ne peuvent provenir que de la mesure de A par rapport à B, et/ou de B par rapport à C, non de l'opération logique qui les articule l'une à l'autre. Une telle mesure, si elle n'est pas chiffrée, peut demeurer expérimentale et/ou verbale. La mesure sera expérimentale pour quiconque en fait l'expérience, laquelle expérience peut faire l'objet d'une restitution verbale. Par exemple, si je constate visuellement, et

rend compte verbalement, que A est plus grand que B, et que B est plus grand que A, je n'ai nul besoin de constater visuellement que A est plus grand que C, je peux le tenir pour vérité absolue, à l'unique condition que mes sens ne me trahissent pas.

L'expérience est nécessairement soumise à la fiabilité des sens, dont on sait, au demeurant, qu'ils ne sont pas fiables. La logique, elle, l'est.

Pour limiter la subjectivité des sens, toujours sans avoir recours aux chiffres, on peut utiliser un étalon, une unité de mesure visuelle. Elle sera toujours soumise au sens de la vue, mais ce sens se verra augmenté en fiabilité et précision, notamment si les différences de valeur à apprécier sont faibles. Si un étalon unique, une unité de mesure cohérente, permet de déterminer, d'un côté, que A est plus Grand que B, et de l'autre, que B est plus grand que C, alors, une fois de plus on peut considérer comme vérité absolue que A est plus grand que C. Observons que cette vérité demeure absolue, même si l'étalon/unité de mesure change, entre la comparaison de A avec B, et celle de B avec C. La seule condition de la fiabilité absolue de l'opération logique, c'est que l'étalon/unité de mesure, soit demeuré identique pour la mesure de A et la mesure de B, et identique pour la mesure de B et celle de C, et ce, même si l'étalon/unité de mesure ayant comparé A à B, est différent de celui ayant comparé B à C. A partir du moment où un étalon quelconque indique que A est plus grand que B, et un autre, ou le même, qu'importe, indique que B est plus grand que C, à la condition évidente/implicite que B n'ait pas subi de transformation au cours des mesures, alors le caractère absolu de la vérité qui consiste à affirmer que A est plus grand que B, n'est relatif qu'à la fiabilité des opérations de mesure, non pas à la logique qui les articule.

Cette logique, est, cette fois non mathématique, puisqu'elle ne consiste pas en des chiffres, mais verbale, puisqu'elle consiste en des mots. Elle consiste en des concepts. Des concepts dont on ne peut valider la véracité, la vérité, que par l'expérience, la même soumise à l'imperfection des sens, mais dont la vérité est absolue, dans la mesure où l'expérience en validera nécessairement la véracité, à l'unique condition de la fiabilité des sens impliqués dans l'expérience, conditions étrangères à la substance logique elle-même.

Il est ultra impératif de comprendre que l'absence de fiabilité des sens, donc de l'expérience, ne nuit en rien à l'absolu fiabilité de la logique qui traite de ses résultats. Toute expérience est faillible, ainsi que toute mise en œuvre de la logique, aucune logique ne l'est. Voir, de ses yeux voir, le soleil tourner autour de soi, ne change absolument rien à la logique géométrique/topologique, donc mathématique, qu'empruntent, en réalité, les trajectoires respectives des astres concernés, ici la terre et le soleil. La logique, en soi, n'est pas soumise aux sens, à la subjectivité, à la compréhension humaine. Mais les sens la perçoivent plus ou moins, la subjectivité l'intègre plus ou moins, pour être plus ou moins objective, et l'esprit humain l'appréhende, de manière générale, plus ou moins bien.

Poursuivons ce chapitre consacré à la logique de la vérité, à la vérité de la logique, avec une parenthèse évoquant le domaine quantique de la physique. Je reviendrai à cette discipline particulière, la physique quantique, au cours d'un épisode entier, qui lui sera consacré dans le cadre de l'exploration de la vérité scientifique, prochaine étape. Pour l'instant, il y a lieu de traiter la problématique logique fondamentale que présente l'activité physique à échelle quantique. En effet, les particules, telles qu'elles nous sont offertes à l'observation, semblent remettre en cause une logique aussi fondamentale que la nécessité en vertu de laquelle, si A est distinct de B, alors A et B ne peuvent former une seule et même entité. Les particules semblent être à la fois A, B, et/ou AB, faisant de A et de B deux objets à la fois distincts l'un de l'autre, s'excluant mutuellement, et à la fois A et B un objet unique. Le chat serait à la fois mort et vivant. Je parle de la dualité

onde corpuscule. Malgré le fait que la particule ne puisse être à la fois une onde et un corpuscule, ces deux états étant distincts l'un de l'autre et s'excluant mutuellement, elle est à la fois l'une et l'autre. Nous verrons en détail pourquoi et comment. Pour l'heure, il faut comprendre, d'un point de vue strictement logique, que la particule n'est ni A, ni B, ni AB, elle est C. Ce qui est, soit A, soit B, dans un rapport d'exclusion mutuelle, c'est la mesure de C. Ainsi, la logique selon laquelle A et B ne peuvent être à la fois distincts l'un de l'autre, et à la fois un seul et même objet, est sauve. C'est juste que l'équation doit traiter l'existence de C, pour définir le rôle, la place respective de A et B.

Dans le cadre de l'exploration des liens entre vérité et logique, je dois mentionner un axiome, par définition aussi indémontrable qu'indispensable à la logique pure, et donc à la manifestation de la vérité : il n'y a pas de cause sans conséquence, pas de conséquence sans cause. Le fait que, dans un contexte donné, il puisse s'avérer extrêmement difficile, voire complètement impossible, de déterminer avec précision et fiabilité, ce qui est la cause/conséquence de quoi, ne change rien au caractère absolu de l'impératif purement logique qui lie ces deux concepts de cause et de conséquence. Partout où il y a un phénomène, quelle qu'en soit la nature, il y a un lien de cause à effet entre phénomènes. Un phénomène ne peut se manifester, être caractérisé comme tel, qu'en qualité de cause et de conséquence de tiers phénomènes. Par ailleurs, tout phénomène est nécessairement à la fois la cause d'un premier, et la conséquence d'un troisième. Les liens qui unissent une cause donnée/ensemble de causes, à une conséquence donnée/ensemble de conséquences, tout comme la nature de l'une et l'autre, peuvent faire l'objet, ou non, d'une perception/formulation plus ou moins fiable/logique, mais ne peuvent pas ne pas exister. Une cause ne peut pas ne pas avoir, et une cause, et une conséquence, tout comme une conséquence ne peut pas ne pas avoir, et une conséquence, et une cause, toutes distinctes les unes des autres. Donc, un phénomène donné exige nécessairement l'existence de trois phénomènes distincts, lesquels se multiplient à l'infini.

C'est le cas, même dans le cadre des liens de cause à effet complexes décrits par les travaux épistémologiques d'Edgar Morin, à travers le concept de boucle récursive, à l'intérieur de laquelle causes et conséquences sont mutuelles, agissent l'une sur l'autre, chacune en qualité, par rapport à l'autre, et de l'une, et de l'autre. En effet, dans le cadre d'une boucle récursive (formule retenue par Edgar Morin), les termes de cause et de conséquence ainsi liés les uns aux autres, recouvrent nécessairement un ensemble. Un ensemble de causes peut, en effet, comme il le démontre, devenir l'ensemble des conséquences dont il est la cause, comme dans le célèbre exemple de la spirale, dont le mouvement global est, indistinctement, à la fois sa propre cause, et sa propre conséquence. Mais isolés, réduits à la nature d'entité, chaque cause et chaque conséquence, à l'intérieur de cet ensemble, demeure distincte l'une de l'autre. Prenons l'exemple d'une spirale constituée d'air. Elle consiste en un mouvement global de l'ensemble des molécules, donc atomes qui la constituent. Ce mouvement global constitue effectivement, globalement, une cause et une conséquence de lui-même. Cependant, chaque déplacement spécifique de chacune des molécules qui constitue la spirale, donc chaque déplacement des atomes, et éventuellement chaque transformation moléculaire survenue au cours du processus, consiste en la cause/ensemble de causes spécifique et la conséquence/ensemble de conséquences spécifique, distinctes d'une cause/ensemble de cause propre et d'une conséquence/ensemble de conséquence propre, toutes distinctes les unes des autres, mais toutes nécessaires les unes aux autres, imposant la triple existence d'une cause spécifique, de sa conséquence spécifique, et de la nécessaire conséquence spécifique de cette dernière.

Cet axiome, une sorte de « trinité du caractère circonstanciel de la logique pure », correspond dans mon vocabulaire à la **nécessité**. La nécessité, c'est la nature, la qualité du phénomène qui impose à chaque phénomène spécifique/distinct/particulier, une cause et une conséquence soumises à une commune spécificité, distinction, particularité, correspondant donc à la même nécessité. La nécessité signifie qu'une cause propre appelle nécessairement sa conséquence propre, que la conséquence propre est nécessairement déterminée par sa cause propre, laquelle détermine nécessairement une conséquence propre, et ainsi de suite. La nécessité est au cœur, non seulement de tout mouvement, mais de toute existence, comme je l'illustrerai en évoquant le concept de réalité.

Cet axiome, que l'on pourrait qualifier d'axiome de la nécessité causale, incarne un formidable paradoxe logé au cœur de la logique pure. C'est un double paradoxe. C'en est un d'abord en tant qu'axiome, dont la nature consiste à servir de fondation à la démonstration, en échappant à la démonstration, ce qui constitue, en plus d'un paradoxe, un mépris de l'exigence épistémologique. C'est le propre de l'axiome de n'être démontrable par rien, mais d'être nécessaire à la logique.

Il est utile de s'arrêter un instant sur les notions conjointes d'axiome et de démonstration logique, pour s'assurer de bien comprendre chacune d'elles. Pour comprendre ce qu'est un axiome, il faut comprendre qu'il est indémontrable, et pour comprendre ce que cela signifie de ne pas être démontrable, il faut comprendre ce en quoi consiste la démonstration. Comme nous l'avons vu, la démonstration logique est nécessairement limitée à son propre territoire logique (une démonstration mathématique ne peut démontrer qu'un résultat de nature mathématique) mais elle n'en demeure pas moins la clé essentielle de la vérité, à l'intérieur du territoire en question. La démonstration logique consiste en la mise en œuvre des lois et règles qui régissent la proposition démontrée. La proposition peut elle-même consister en un résultat et/ou une loi. Si c'est un résultat qu'il s'agit de démontrer à l'aide de la logique, il s'agit de montrer ce en quoi les règles et lois qui s'appliquent excluent les autres résultats, et/ou imposent celui que l'on démontre. Si c'est une loi, alors elle doit se dégager des autres lois et/ou résultats qui l'imposent.

Mais quoi qu'il en soit, la démonstration, aussi logique soit-elle, consiste en une illustration. C'est ce en quoi la différence entre un axiome et une loi démontrable est aussi ténue que substantielle. Elle est ténue, parce que l'axiome, s'il ne peut pas se démontrer, peut s'illustrer. Elle est substantielle, parce que la démonstration, bien que consistant en illustration, n'en demeure pas moins une sorte d'illustration très spécifique, dont la spécificité scelle la vérité logique.

Par exemple, si je propose $2+2=4$, je propose un résultat. Je peux, pour le démontrer à l'aide de la logique, mettre en œuvre la loi concernée, celle de l'addition, à travers une infinité de cas de figure, comparés aux autres lois fondamentales des opérations fondamentales. Idem pour la loi selon laquelle, si $A > B$ et $B > C$, alors $A > C$. Si cela avait été nécessaire dans le cadre de ma proposition d'épistémologie éthique, j'aurais pu rédiger un traité entier pour démontrer que $2+2=4$ car $1+1+1+1 = 4$, et que $4-2 = 2$, et que $4-1-1-1-1 = 0$ et ainsi de suite, pendant des pages et des pages. Idem pour $A > B$ et $B > C$, alors $A > C$. On peut tirer le fil logique à l'infini. Si $C \neq B$, ni $C > B$, alors nécessairement $C < B$, et que si $B \neq A$ ni $A < B$, alors $A > B$, et ainsi de suite.

Je suis ici dans la démonstration. Notons que ma démonstration de ces résultats et lois de logique primaire, est, elle-même, limitée à l'usage de cette logique primaire. Nous retrouvons ici la relativité de la logique soulevée au cours du XXe siècle, ce qui nous conduit tout droit à l'analogie entre la notion d'axiome, et la nécessité d'un méta système pour justifier du système, telle que mise en lumière au XXe siècle. On a redécouvert l'axiome. Si je souhaite démontrer la validité de la logique primaire elle-

même, il me faut bien un autre moyen que la logique primaire, puisque c'est elle que l'on met en doute. Il me faut un méta système. Toutefois, si je proposais un tel méta système, il serait lui-même régi, au moins entre autres, par les mêmes lois logiques, aussi primaires soient-elles, incluses dans un ensemble plus complexe. Sans quoi, ce méta système n'aurait pas de sens, et s'il n'en avait pas, il ne démontrerait rien du tout. On garde notre problème fondamental de démontrer l'indémontrable pourtant nécessaire. En conclusion, en clair et en bref, l'axiome est un système à partir duquel on renonce à ériger/dégager un méta système, pour le justifier. Toujours est-il que même en l'absence de méta système, et de démonstration de la validité de l'axiome requis, il y a bien démonstration logique, dans la mesure où les lois logiques sont illustrées par de nombreux résultats logiques de même niveau. La fiabilité de la vérité délivrée demeure absolue, dans la mesure où aucune faille, aucune inconnue ne se présente dans l'équation, dans la mesure où la vérité en question ne porte que sur les termes qu'elle expose.

Dans le cas de l'axiome donc, aucune démonstration logique, issue de la logique que prétend régir l'axiome, ne peut venir le soutenir. Seule son invalidité peut se démontrer, par l'usage de cas de figures logiques qui l'excluent. Ce qui n'est pas rien ! On ne peut pas émettre des axiomes à tout bout de champs, sans avoir à se soucier d'en démontrer la validité, parce que s'ils étaient inopportuns, ils auraient tôt fait d'être démolis par la démonstration négative. Un axiome digne de ce nom, a vocation à ne jamais rencontrer de substance qui l'anéantisse. A défaut, l'axiome n'est qu'un phénomène empirique quelconque. Seule son invalidité peut se démontrer, pour autant, je peux l'illustrer à ma guise par des exemples, dont le seul dénominateur logique commun, serait d'illustrer l'axiome en question.

Dans le cas de l'axiome de la nécessité causale, et la trinité infinie et exponentielle qu'il impose, je ne peux effectivement rien démontrer, mais j'ai effectivement la certitude de ne pouvoir être démenti en aucune manière, et je peux effectivement livrer tout un tas d'exemples en guise d'illustration. Car plus on isole un phénomène particulier, plus on est en mesure d'isoler sa cause, et sa conséquence, plus il paraît nécessaire qu'il ait l'une et l'autre. Sans parler du strict domaine logique de la logique pure, tel les mathématiques, toute la science physique (ses innombrables ramifications atomiques/biologiques/moléculaires) s'appuie sur l'axiome que je formule ici sous le nom de nécessité causale. Pour qu'un phénomène quelconque se produise, il lui faut une cause, et en se produisant, il exige une conséquence. Là encore, dans son compartiment quantique, la physique semble échapper à cet axiome. Mais nous verrons qu'il n'en est absolument rien.

L'axiome de la nécessité causale, imposant une trinité phénoménologique : cause spécifique nécessaire -> conséquence spécifique nécessaire -> conséquence spécifique nécessaire de la conséquence, est à l'épreuve de l'éternité.

Il incarne un formidable paradoxe disais-je, double, parce qu'en plus d'être indémontrable dans ce contexte épistémologique, il porte les termes logiques apparents de sa propre exclusion, incarné par le célèbre paradoxe de l'œuf et de la poule. Il semble à la fois absolument nécessaire que les liens de cause à effet unissent unidirectionnellement ces deux objets, l'œuf ou la poule, et absolument impossible que ce soit le cas. Il semble à la fois nécessaire qu'il y ait eu d'abord, soit une poule, soit un œuf de poule, ces deux objets étant distincts l'un de l'autre, et à la fois complètement impossible de trancher à l'aide de la logique. C'est aussi le paradoxe de l'éternité. Comment peut-elle, ni commencer, ni finir où que ce soit ? Qu'elle ne finisse pas, soit, mais qu'elle ne commence pas non plus... Pourtant c'est la définition de l'éternité. Dieu ne naît pas davantage que Dieu ne meurt.

Le paradoxe de l'œuf et de la poule, celui de l'éternité, loin de remettre en cause l'axiome de la nécessité causale, illustre la frontière qui sépare l'intelligence de la raison, cette intelligence que je prétends apporter ici, et cette raison dont je rejette l'héritage. Car si l'on cherche quoi de la poule ou de l'œuf, si l'on s'éreinte sur l'éternité, c'est parce que l'on cherche une cause première. Ce concept, dont les Lumières ont transmis l'héritage, issu des grecs, à Etienne Chouard qui l'érige en dogme, est exempt de toute préoccupation logique. Aucune logique n'en impose l'existence, or l'intelligence tolère nettement moins la gratuité logique que la raison. Mais le concept de cause première est pire que gratuit, il est en infraction avec l'expérience. Nulle cause première n'a jamais été observée. Tout phénomène observé s'est toujours présenté avec une cause et une conséquence, de toute éternité, y compris en physique quantique, comme nous le verrons dans le prochain sous-chapitre consacré à la vérité scientifique.

En attendant, je dois clore cet épisode sur la nécessité causale par une réflexion inspirée d'Einstein, dont j'épouse l'héritage autant que je le rejette, comme nous le constaterons très vite. Ce dernier affirme, en substance, qu'il est folie d'attendre une conséquence différente pour une cause identique. Cette proposition constitue, là encore, un paradoxe. C'est à la fois une vérité pure, et une contre vérité. C'est une vérité pure, dans la mesure où elle restitue, illustre l'axiome que je viens de présenter. En utilisant mon propre langage, je formulerais la même idée en évoquant la nécessité d'offrir, à la conséquence que l'on recherche, une cause adéquate.

C'est une contre vérité pure dans la mesure où la réalité, la nature, est bourrée de conséquences qui varient en se multipliant, pour une cause identique. Tout mécanisme complexe de reproduction biologique est basé sur la multiplicité des conséquences pour une cause unique. Il n'en va pas autrement quand des milliers d'œufs donnent un ou deux individus, quand des millions de spermatozoïdes ne fécondent qu'un seul ovule, etc.

L'apprentissage de l'être humain, et de quelque être qui apprend, consiste en une succession de causes identiques, qui finissent (éventuellement) par engendrer la cause voulue. Un musicien exécute dix, cent, mille, 10 mille, 100 mille fois le même geste, pour en obtenir la maîtrise, autant de causes identiques pour des conséquences variables.

La solution de ce paradoxe est évidente sur le plan logique. Partout où l'on obtient une conséquence variable pour une cause identique, c'est parce que l'on s'intéresse à une cause en tant qu'ensemble complexe de causes, et à ses conséquences en tant qu'ensemble complexe de conséquences. Encore une fois, plus on isole la cause particulière, plus on isole sa conséquence, et inversement. L'œuf qui meurt avant d'éclore meurt pour une raison physique spécifique, le spermatozoïde qui traverse la paroi de l'ovule là où des millions d'autres échouent, la traverse pour une raison physique spécifique, et le geste correct qui intervient après mille tentatives identiques infructueuses, comporte tout un ensemble de facteurs et conditions bio/neuro/psychologiques distincts.

La logique, non seulement est le seul instrument permettant de dégager la vérité, mais encore, celle qu'elle dégage, est d'une absolue fiabilité, à la seule condition de ne pas commettre d'erreur logique.

b) vérité scientifique

Nous voici de nouveau avec le mot science. Pour pouvoir traiter de vérité scientifique, il faut traiter de science.

La science : Un mot chargé et complexe, faisant paradoxalement conjointement l'objet d'abus de pouvoir et d'excès de défiance.

La science, avant de désigner une discipline particulière, répondant à des exigences particulières, désigne une concentration de savoir et/ou connaissance en général, y compris quand on la remet en cause, comme dans le cas de l'expression « science infuse ». Mais reconnue comme telle, la science est un grand éloge, se pare d'un immense prestige, éventuellement totalement inopportuns.

Nous nous intéresserons ici à la science en tant que discipline, en isolant les critères qui légitiment, au sujet de la discipline en question, l'emploi de l'adjectif *scientifique*. Il convient de distinguer deux catégories de disciplines scientifiques, que les expressions de « science dure », et « science molle » permettent de recouvrir. Cette distinction est relative au degré d'abstraction de la discipline, degré d'abstraction au sens de la proportion de la substance de la proposition qui ne réside pas en de stricts chiffres, et autres équations/opérations (computation cf Edgar Morin) strictement mathématiques. Les mathématiques, justement, incarnent la science la plus dure qui soit. Elle n'est constituée que du squelette logique pur. La physique est une science dure aussi, dans la mesure où l'essentiel de sa substance consiste en des équations, construites sur une assise expérimentale trempée dans la logique définie plus haut. A l'autre bout de la chaîne scientifique, dans ses sphères « molles », on trouve les disciplines de type sociologique, économique, voire psychologique, à partir du moment où les propositions contiennent un compartiment soumis à la logique stricte. Ainsi, plus la science laisse place à l'interprétation des données, par rapport à l'usage purement logique des données purement logiques en soi, plus elle est « molle ». Mais elle demeure science, tant que les données présentées, exploitées, répondent aux exigences de la logique. En matière de « science molle », les données consistent essentiellement en des « études », lesquelles rendent des résultats nécessairement chiffrés, en principe - au moins en principe - nécessairement récoltées conformément à une exigence rigoureusement, purement logique. On peut aller, aux frontières de la « science molle », jusqu'à l'Histoire. C'est probablement la plus scientifique des littératures, la plus littéraire des sciences. Inutile de préciser ce en quoi la discipline est littéraire. On peut toutefois valider son caractère scientifique, en fonction du contenu qu'elle exploite : archives et autres objets historico-archéologiques, avec l'éventuel appui de la physique, notamment en matière de datation, ou de relevé ADN. Les archives de toute nature sont à l'Histoire, ce que les études chiffrées sont à la sociologie, ou à l'économie. Leur fiabilité est soumise aux mêmes types d'impératifs logiques, mais s'expriment, en la matière, de manière spécifiquement complexe, et laissent d'autant plus de place au doute et à la remise en cause, à l'erreur, à l'illusion et au mensonge.

Malgré l'émergence de cette marge de doute, la science franchit, par rapport à la logique primaire, des étapes de complexité dont des pans entiers conservent toute la pureté, le caractère absolu de la vérité. Les mathématiques peuvent produire, à partir d'une logique aussi primaire que l'addition de 2 et 2, des équations vertigineusement complexes dont le résultat soit pourtant tout aussi binaire et absolu, vrai ou faux que celui de l'addition de 2 et 2. La science en général, non contente de manipuler la complexité des nombres eux-mêmes, manipule dans ses équations des données logiques non numériques, telles le rapport qu'entretiennent A, B et C dont j'ai donné l'exemple plus haut. Cette adjonction de la logique non numérique à la logique numérique n'est qu'un mélange de logique pure avec de la logique pure, et n'altère donc en rien la pureté de la logique, comme nous en verrons de nombreuses illustrations.

Le spectre de la vérité scientifique est aussi large que celui de la science. Sa propre dureté dépend de la dureté de la science qui l'émet. On a coutume de dire, c'est ce que l'on enseigne à l'école, qu'une vérité scientifique, si et quand elle est reconnue comme telle, n'est valable que jusqu'à nouvel ordre. Une telle affirmation est inexacte, donc elle

est fausse. Ce qui est vrai, c'est que la vérité scientifique est souvent soumise à sa prochaine remise en cause/mise à jour, mais pas tout le temps, loin s'en faut.

Ce que la vérité scientifique reproduit, en général, en terme de relativité par rapport à la vérité strictement logique, c'est la soumission de la vérité scientifique à la vérité scientifique. De même que la vérité strictement logique est relative à la vérité strictement logique, puisque validée ou invalidée par elle-même, la vérité scientifique est relative à la vérité scientifique. Circonscrite au périmètre de vérité scientifique, cette dernière n'en demeure pas moins absolue et inviolable à l'intérieur de ce périmètre. Cela signifie qu'une vérité scientifique demeure absolue, quelle qu'elle soit, au regard d'une erreur/illusion, ou d'un mensonge scientifique, tout comme la vérité logique primaire décrite plus haut.

Ce que la vérité scientifique ouvre, comme territoire, par rapport à la vérité strictement logique, c'est celui de l'interprétation des données, de la formulation des propositions, du degré de précision de ces dernières, et de leur fiabilité. La vérité scientifique ouvre donc plus de marge, d'une part à l'illusion et à l'erreur, d'autre part à l'amélioration/précision/affinage. Cependant, bien des territoires de la vérité demeurent exempts de telle marge.

Ainsi, tout en haut de l'échelle de l'universalité, de l'absolu, de l'invulnérabilité, de l'impérissabilité, de la pureté de la vérité scientifique, se trouve la vérité logique pure, telle qu'énoncée plus haut. Elle est scientifique autant que logique. Puisque $2+2=4$ est une vérité mathématique, elle est scientifique. Tant qu'il y aura des mathématiques, et tant que l'on aura accepté mathématiquement la nature de 2 , $2+2$ feront 4 , pour l'éternité de la science.

En ouvrant légèrement le spectre, les exemples de vérité scientifiques universelles, absolues et impérissables demeurent nombreux. Le fait que ce soit le soleil qui tourne autour de nous, et non pas nous qui tournons autour du soleil, en constitue une. Bien que son domaine d'expression s'étende à l'expérience des êtres humains, à leur perception, à leur représentation du monde, ses fondations sont strictement logiques, car elles consistent en une arithmétique géométrique/topologique ne souffrant aucune contestation possible. La vérité scientifique selon laquelle le soleil tourne autour de nous, et non l'inverse, et aussi absolue et inviolable que la vérité selon laquelle 4 constitue la somme de 2 et 2 , et non un autre nombre. Certes, on peut toujours affiner la description de la trajectoire d'un astre par rapport à un autre, mais en ce qui concerne la question de savoir si c'est nous qui tournons autour du soleil ou l'inverse, la vérité consiste, en l'occurrence, en un choix binaire. Une alternative de ce type, dans l'absolu, aurait pu s'avérer erronée. En effet, deux objets peuvent très bien, a priori, se tourner autour mutuellement. Seulement, dans le cas du système solaire, c'est très clairement la Terre qui tourne autour du soleil, le soleil étant lui-même occupé à tourner autour de tout autre chose que la Terre, aussi sûrement que $2+2$ est non égal ni à 3 , ni à 5 , l'axe de rotation du soleil n'est pas la terre, et l'axe de rotation primaire de la terre présente le soleil pour centre, cet astre particulier et nul autre.

Ainsi, nous voyons une vérité scientifique présenter un caractère absolu, inviolable dans le cadre d'une alternative, face à une contre-proposition. Cependant, la vérité scientifique au sujet des mouvements dans, et du système solaire en général, présente un caractère relatif dans la mesure où le jeu de rotation de ces astres, infiniment complexe, peut faire l'objet de mesures toujours plus précises. De telles mesures, chiffrées, sont soumises à la relativité des techniques de mesure, et valent jusqu'à nouvel ordre. L'alternative consistant à déterminer ce qui tourne autour de quoi, par rapport à quoi, pour la Terre et le soleil, demeure quant à elle binaire, absolue, inviolable.

Parmi les alternatives que la vérité scientifique est en mesure de trancher de manière aussi binaire qu'absolue, c'est, dans un certain nombre de cas, la question de l'existence ou non de quelque chose. En particulier en des termes positifs. C'est à dire que ce dont la science démontre l'existence, existe irréfutablement. C'est le cas pour une importante série de vérités scientifiques appartenant au domaine de la physique, y compris biologique. Les atomes existent, aussi sûrement que $2+2=4$, ils sont constitués d'un noyau proton/neutron, et d'électrons qui tournent autour. Les molécules existent, elles sont constituées d'un ensemble complexe et nombreux d'atomes. Les micro-organismes existent, ils sont constitués de molécules organiques. Idem en astrophysique, où tout ce dont on peut déterminer avec certitude l'existence, existe sans remise en cause possible, ni aujourd'hui ni jamais. Il existe des milliards et des milliards d'astres et d'ensembles d'astres dont l'existence est aussi certaine que le résultat de $2+2$. C'est le cas bien sûr en particulier de ceux qui émettent de la lumière, mais aussi pour ceux qui n'en émettent pas, à partir du moment où leur incidence sur le faisceau étudié est corroborée par tous les impératifs logiques concernés. Cette liste, non exhaustive, de vérités scientifiques, aussi pures que peut l'être la vérité, le sont en vertu d'une chaîne logique pure inaltérable, fût-elle constituée de déductions et autres opérations numériques, ou purement logique en général. Le fait qu'un objet physique donné ne puisse faire l'objet d'une expérience, au sens ne puisse être directement appréhendé/perçu par les 5 sens, ne change rien à l'enchaînement logique qui conduit à la caractérisation de son existence, issue de la manipulation purement logique de données purement logiques, ne change rien à la vérité pure que constitue leur existence, au regard de leur non existence. Quelque chose qui existe, existe davantage encore, si la logique l'impose, que lorsque les sens, l'expérience en détectent l'existence. Pour qu'un sens soit stimulé, il faut nécessairement un stimulus, en vertu de quoi toute chose faisant l'objet d'une expérience existe effectivement. Mais la capacité de l'expérience, des sens en soi, à déterminer la nature de ce qui existe, donc de ce qui n'existe pas, est si faible, que le recours à la logique s'avère indispensable. Ainsi, l'existence de tel astre solaire, situé à des milliers d'années lumière, détecté au cours d'un processus d'observation conforme à la logique pure, existe en vertu d'une vérité infiniment plus fiable, que cet insecte qui s'est posé sur ma nuque, et qui n'était peut-être qu'un pétale de fleur, quand bien même je l'aurai aperçu, en plus de l'avoir senti.

La vérité scientifique peut s'exprimer y compris sur un terrain poétique. Dire que nous sommes poussière d'étoile, en plus d'être une jolie formule poétique, est une vérité scientifique aussi universelle qu'éternelle, bien que récente. Auguste Comte, penseur du XIXe siècle, précurseur de la sociologie, avait cru ériger en dogme l'impossibilité éternelle et absolue, pour l'Homme, de connaître la composition chimique du soleil. Non seulement la science s'est chargée de le démentir, mais encore, elle nous a appris, à cette occasion, que nous sommes sa poussière. La science est parvenue à déterminer la composition chimique du soleil aussi sûrement que le nombre de doigts d'une main humaine, sans pourtant jamais l'approcher davantage que ne l'avait fait Icare, grâce à un emboîtement de logique aussi pure que complexe, issu de l'observation et de l'analyse des rayons qui, eux, fort heureusement pour la connaissance, font le voyage du soleil jusqu'à nous. La substance chimique du soleil, ainsi déduite du témoignage de son activité, ne souffre pas davantage de contestation possible que toute autre équation sans faille et sans inconnue. Réunir les données, en les recoupant, tel fût l'immense labeur à accomplir pour les astrophysiciens, qui y sont parvenus à partir des informations délivrées par l'observation du feu sur terre. Une fois réunies, la cohérence du système qui conduit aux conclusions de l'équation est imparable, elle le sera toujours autant si d'aventure, un jour, on se trouvait en mesure de sonder directement, physiquement, notre astre solaire, qui sait.

Poussière d'étoile, disais-je, parce qu'il se trouve que cette chimie constitue une forge, dont nous avons un exemplaire à proximité en l'espèce du soleil, qui fabrique des atomes, lesquels se retrouvent aussi bien dans la constitution de ce qui se trouve sur Terre, de l'eau à l'air, en passant par la terre, la pierre, le corps humain et les autres substances organiques, qu'ailleurs dans l'espace, météorites, planètes diverses et variées.

Certes, tous les atomes requis pour faire un monde ne sont pas issus de forges solaires, ceux qu'elle ne produit pas, en précèdent l'existence. On en prête l'origine au Big Bang. Ha! Le Big Bang. J'y reviens dans un instant. Toujours est-il que la formation de la « poussière d'étoile », c'est à dire des atomes que produit la forge solaire, ne laisse place à aucun mystère, puisque nous en vérifions la nature, en ce XXI^e siècle, de manière expérimentale, **dans des conditions de fiabilité expérimentale absolue**. S'il est vrai que cogner du silex produit des étincelles, il est aussi vrai que les réactions thermonucléaires, celles qui constituent le soleil, les mêmes que l'on réalise en laboratoire sur terre, produisent une bonne partie des atomes dont nous sommes constitués, atomes aussi observables que l'étincelle issue du choc entre deux morceaux de silex. Quant aux atomes (plus lourds) que le soleil n'est pas assez puissant pour produire dans le cadre de son activité de croisière, d'où qu'ils proviennent – certainement, outre du Big Bang, au moins en autres des supernovae, c'est à dire d'étoiles en fin de vie, une fin de vie extrêmement agitée - ils ne peuvent invalider l'idée selon laquelle « nous sommes poussière d'étoile ». Cette affirmation n'exclut pas qu'un certain pourcentage, réduit, de la poussière en question, ne soit pas fabriquée par les étoiles, mais lui serve de carburant pour le faire, constat qui correspond, plus précisément, à ce à quoi nous assistons. Non seulement nous sommes poussière d'étoile, mais encore, c'est vrai pour tout ce qui nous entoure, que les sens traditionnels perçoivent. C'était déjà vrai bien avant que l'on n'ait la moindre idée de ce qu'est le soleil et la terre, cela le restera pour l'éternité (au demeurant assurément toute relative) du Cosmos tel qu'il se présente à nous.

A travers cet exemple de vérité à la fois poétique et scientifique « nous sommes poussière d'étoile », nous voyons clairement la problématique d'un degré de précision de la vérité scientifique limité, précision dont les limites ne s'opposent pourtant pas au caractère absolu, universel et impérieux de la vérité en question. Nous verrons à quel point la vérité est plus ou moins concentrée, plus ou moins pure, plus ou moins dense, compacte, et bien sûr complexe, tout en imposant, malgré toutes ces variables, son implacable autorité.

Est-ce le cas pour l'existence du Big Bang ? Ce gros badaboum mérite, à mes yeux, d'être perçu comme un arbre cosmique qui cache la forêt idéologique. L'important, ce n'est pas tant l'Explosion Initiale, sorte de feu d'artifice originel (ou autre pratique orgiaque) que suggère son nom, que l'implacable nécessité logique et idéologique auquel est lié ce concept. Il incarne une vérité impérieuse et éternelle, autant, elle aussi, que récente : Le Cosmos - longtemps qualifié d'Univers, un terme qui doit céder sa place au Cosmos pour qualifier notre environnement accessible, aussi vaste soit-il, est :

- 1- en évolution
- 2- a évolué à partir d'une naissance
- 3- s'est construit à partir de cette naissance en se dirigeant vers toujours plus de complexité
- 4- est appelé à mourir

On a pourtant très longtemps pensé, dans le cadre de la civilisation occidentale, à partir des grecs anciens, jusqu'à Einstein lui-même (qui a bien été obligé de se démentir et d'admettre la réalité sur ce coup-là) que le Cosmos, bien qu'évidemment en mouvement, procédait d'un dispositif éternel, sans commencement donc, ni fin. Les astres avaient

toujours été là, de toute éternité, et promettaient de le demeurer, il n'y avait pas de raison que cela change. Pourtant, la mythologie monothéiste avait bien proposé la Genèse. Mais ce n'était pas scientifique. Uniquement poétique, comme toute mythologie au sens traditionnel. Il se trouve que j'entends ériger ici une mythologie d'un genre nouveau, comme nous le verrons par la suite.

Toujours est-il qu'il n'en est rien, tout cela a eu un début, appelé Big Bang, et tout cela a vocation à se « désintégrer », ce que fait globalement la matière (l'énergie) tout en gagnant, dans des territoires spécifiques, en complexité. La science du XXI^e siècle nous l'enseigne, aussi sûrement que $2+2=4$. Aussi sûrement que $2+2=4$, nous observons les photons qui, au cours de leur voyage dans le Cosmos, rencontrent notre trajectoire, et nous recoupons, à l'aide d'une logique aussi implacable que complexe, les enseignements qu'ils délivrent. Ils sont plus fiables encore, que ceux que l'on extrait des hiéroglyphes, car la logique qui régit leur comportement est d'une pureté très supérieure, bien que de complexité très supérieure aussi.

On voit, aussi sûrement que $1+1=2$, $2+2=4$, $4+4=8$, que les astres se sont constitués progressivement, et que la matière (énergie) est nécessairement globalement soumise au phénomène d'entropie, malgré les poches de néguentropie, c'est à dire à dire que, malgré la régénérescence de la matière (énergie), c'est la mort qui domine le processus de vie. La matière organique, autrement appelée la vie, en incarne de façon spectaculaire la réalité, valable pour le Cosmos entier.

Les vérités scientifiques sus désignées par les numéros 1, 2 et 3, ne peuvent que, et doivent, être prises ce qu'elles sont, absolues. Non seulement elles s'imposent par la logique qui y conduit, mais encore, chaque observation vient corroborer la logique qui la valide, sur le plan expérimental, phénoménologique.

La vérité scientifique portant ici le numéro 4 est de nature différente. La différence est majeure. Cette vérité est amputée de son comportement expérimental, et le demeurera sans doute pour l'éternité. Personne, jamais, ne pourra vraisemblablement vérifier que le cosmos meurt en effet, car lorsque cela se produira, il n'y aura plus personne nulle part. On voit mal comment, lorsque les structures atomiques et moléculaires arriveront en bout de course, comment la matière organique pourrait survivre à la désintégration de la matière en général. Mais, puisque nous n'y serons pas pour assister au spectacle, ni assister à son absence, rien n'interdit formellement d'imaginer qu'il se produira. Rien n'interdit formellement, absolument, la perspective d'offrir, à la mort du Cosmos, quelque spectateur pensant, qui mourrait alors avec lui, comme on se rend à Dieu. Si cette perspective de mort programmée s'avérait anxiogène pour quelque esprit attaché à l'idée d'éternité du Cosmos, rien n'interdirait de la refuser.

Cette vérité, imposée par la logique, mais dont la vérification expérimentale/empirique est impossible, se distingue, pour cette raison des vérités « classiques », qui elles, promettent sanction, un jour ou l'autre, si elles sont ignorées, méprisées, bafouées. Elle est aussi pure, mais n'exige pas son intégration, dans aucune équation que pourrait formuler Homo Sapiens. Car le compartiment de l'équation auquel elle appartient, n'appartient pas, lui-même, à la réalité, la phénoménologie accessible, inaccessible par principe. La vérité scientifique classique s'impose d'autant plus souverainement à la connaissance, que son absence corrompt nécessairement les équations dont l'objet est de décrire le réel hic et nunc, que sa présence leur garantit l'adéquation, au moins dans une certaine mesure, avec lui. Une vérité scientifique classique, non seulement invalide toute équation si elle n'y est pas intégrée, non seulement la valide quand elle est intégrée, mais encore, est nécessairement appelée à se signaler phénoménologiquement, expérimentalement, logiquement, un jour ou l'autre, d'une façon ou d'une autre.

Avant de poursuivre et conclure cet épisode consacré au caractère scientifique de la vérité, il faut faire une petite halte de nature statistique. Le sujet de la statistique et des probabilités sera très largement repris, plus tard dans ce récit. La science statistique est une science à part, je ne la traiterai pas de manière exhaustive dans le cadre de cette exploration de la science. Cependant, il convient d'en examiner ici un aspect particulier, pour compléter le spectre de la vérité scientifique. En effet, au-delà d'un certain seuil d'improbabilité, la vérité scientifique est en mesure d'exclure l'existence d'un phénomène donné.

Bien sûr, par principe et par définition, la science s'attache très prioritairement à l'étude de ce qui est visible/préhensible, et sa vérité ne porte donc que sur l'existence de ce qui existe, bien davantage qu'elle porte sur la non existence de ce qui n'existe pas. Pourtant, à sa marge, la science et sa vérité offre, outre la validation de l'existence de ce qui existe, la validation de la non existence de ce qui n'existe pas.

Cela se produit lorsque quel que chose n'a jamais été observé dans un cadre donné, lequel a fait, et fait l'objet de toutes les observations utiles. Par exemple, il est totalement exclu qu'il existe sur Terre une espèce de taureau ailé. En effet, si une telle espèce existait, elle se signifierait forcément à l'observation. J'irai plus loin, en affirmant qu'une telle espèce, non seulement ne peut pas exister, mais encore, n'a jamais pu exister. Il est bien entendu que toutes les espèces vivantes ayant existé, et existant, ne sont pas répertoriées. Sans parler de celles qui ont existé et dont on n'a pas encore trouvé la trace, il y a celles qui existent, et dont on n'a pas encore trouvé la trace non plus. Mais il est impératif de faire deux observations à ce sujet. La première, c'est que ces espèces sont nécessairement discrètes, la seconde, c'est que leur nature appartient nécessairement à un territoire balisé du domaine du possible. Leur discrétion tient justement au fait que de telles espèces passées ou présentes, de l'organisme monocellulaire, aux végétaux et autres insectes pour les secondes, allant éventuellement jusqu'aux espèces pondueuses d'œufs, marsupiales ou mammifères pour les premières, se fondent dans la masse de leurs semblables.

Ainsi, toute espèce passant du statut d'inconnue à répertoriée, répond inéluctablement, invariablement, comme l'enseigne une très longue expérience, à un cahier des charges, lui, connu. Ne pas connaître tous les bovins et tous les oiseaux passés et présents de la terre, n'empêche nullement de tenir pour vérité absolue, l'impossibilité de quelque croisement entre ces deux types d'animaux. Si ce type de combinaison génétique/biologique existait, elle se serait nécessairement signalée quelque part, d'une façon ou d'une autre, quand bien même elle aurait disparu. Car si elle avait existé puis disparu, elle aurait été accompagnée de semblables, dont il est impossible qu'aucun représentant n'ait jamais été observé.

Le spectre des possibilités qu'offre la logique de l'évolution, aussi large soit-il, n'en demeure pas moins limité. Ces limites, qui s'imposent à l'intelligence, sont, in fine, de nature statistique. Elles s'imposent lorsque la probabilité de ne pas avoir vu la moindre trace d'un élément donné, au sein d'un territoire minutieusement exploré pendant des siècles, lequel élément existerait pourtant, devient, non pas absolument nulle, ce qui est impossible dans le cadre d'une démarche empirique, mais si faible, qu'elle est plus que négligeable, elle en devient méprisante. Le mépris de cette probabilité est légitime, on peut exempter la vérité scientifique de la nécessité de la traiter.

Il n'a jamais existé sur Terre, et n'existe pas de taureau ailé. Il n'a jamais existé non plus, et n'existe pas, de résurrection d'un corps biologique. La mort est aussi irréversible qu'inéluctable, et cette vérité jamais n'a pu connaître, et jamais, très probablement, ne connaîtra de transgression, de démenti, de contradiction. Les lois, de toute nature, logico-scientifiques, qui imposent à la mort son caractère absolument irréversible, sont absolument impossibles à remettre en cause, autrement que par l'irruption de

l'imaginaire dans la sphère logico-scientifique, laquelle irruption correspond, sur le plan de l'absurdité, à celle d'une aile dans l'ADN d'un bovin. Ce sur quoi peut, et doit légitimement porter le débat, c'est sur la nature exacte de la frontière qui sépare la vie de la mort, non sur l'irréversibilité de la métamorphose qui conduit de l'un à l'autre. Pardon, mais le Christ, en aucun cas, c'est une vérité de nature scientifique, impérieuse, absolue, parfaitement fiable, n'a pu, s'il était incarné en être humain comme l'affirme le récit de son existence, passer de la mort à la vie. Si cet « être », ou cette « chose » n'était pas un être humain, elle n'y aurait pas tant ressemblé, aussi sûrement que les oiseaux ne ressemblent pas aux bovins. Soit le Christ était un être humain, et il est mort comme les autres, soit il était un « extra-terrestre » d'une espèce biologique fondamentalement et totalement inconnue ailleurs sur Terre depuis la Nuit des Temps, tel un taureau ailé au métabolisme de phénix. Pour les mêmes raisons, dans les mêmes conditions d'exclusion absolue du domaine du possible, le christ fût nécessairement fécondé par la rencontre entre un spermatozoïde issu de quelque testicule, et l'ovule de sa mère. A ce stade précoce du récit, avant même l'exploration à venir de la mythologie monothéiste, rendons d'emblée au Christ ce que la science, et au-delà d'elle, l'intelligence, exige de rendre au Christ : une fécondation et une mort.

La physique quantique et la nécessité

Ha... la physique quantique. Mythologie contemporaine s'il en est. Science pourtant, d'une science trempée dans la science. Paroxysme de mythologie et de science combinées. Je viens ici arracher la mythologie à la science, pour mieux les associer de nouveau, différemment. C'est maintenant que je dois le faire. C'est maintenant que je dois expliquer ce que ce compartiment, tout nouveau, de la science offre à voir, à comprendre, à déduire, à conclure, bref, c'est ici que je dois exposer la vérité, en l'occurrence prodigieuse, qu'elle nous sert sur un plateau, et que personne d'autre que moi n'a encore su isoler. Car, en matière de physique quantique, les observateurs, à l'exception unique de ma personne, se divisent en deux catégories, auxquelles ils appartiennent respectivement et nécessairement, l'une à l'exclusion de l'autre : il y a ceux qui savent qu'ils ne comprennent pas, et ceux qui croient comprendre ce qu'ils ne comprennent absolument pas. Et les voilà, dans la seconde catégorie, tartuffes, bouffons, drolatiques, évangélistes de l'absurde et de la vacuité, qui nous abreuvent de leurs projections débiles sur le comportement des particules. Ils nous disent que c'est la conscience humaine qui en détermine les options. Ils nous disent qu'en fonction de ce que pense l'être humain, les particules s'adaptent et réagissent, comme l'éclair s'exécuterait devant l'injonction du berger. Quant aux représentants de la première catégorie, carpes muettes, irradiées, leur aquarium ne leur laisse aucune chance de trouver le grand large.

Je l'ai dit, la physique quantique offre l'observation d'une phénoménologie qui semble échapper à la logique la plus fondamentale de l'exclusion, de la discrimination. C'est ce à quoi sert la logique, exclure, discriminer. Si l'on ne peut rien exclure, discriminer par la logique, parce que tout ce qui s'exclut par la logique est susceptible de s'associer dans un phénomène donné, alors la logique ne sert plus à rien. Elle est morte. Elle est bruit. Elle est parasite. Elle n'est plus information, elle n'est plus rien, même pas néant, un chaos pathétique sans espoir d'ordre. C'est la fin de tout, à commencer par l'intelligence. Dieu merci, fort heureusement, ce n'est pas ce qui nous arrive avec l'observation des particules. Pas du tout. Les équations conservent toute leur validité. Elles ne font que gagner un degré de complexité. Ce degré de complexité de l'équation, personne ne semble s'en rendre compte, il ridiculise Einstein lui-même. Le grand Einstein, le génie des génies, s'est vautré,

strictement, purement et simplement, sur la nature de l'équation requise pour aborder le comportement des particules. A sa décharge, il n'avait aucun moyen technologique de faire l'expérience de sa profonde erreur, ce qui a changé depuis. Mais à sa charge, non seulement il n'a pas douté sur ce sujet, mais encore, il a milité, prêchant le faux, comme un humaniste milite pour Staline avant que l'Histoire ne détruise son icône au regard de tout humanisme envisageable.

Pour le comprendre, il faut livrer le récit des événements qui ont accompagné et constituent le développement de cette science nouvelle.

La physique quantique s'appelle ainsi, car elle consiste en un compartiment de la physique où tous les résultats sont chiffrés, et ne consistent qu'en des chiffres, en des nombres donc, lesquels peuvent être certes traduits en graphique quelconque, mais n'en demeurent pas moins une information strictement numérique. En matière de physique quantique, il n'y a pas d'observation « de visu ». Aucun microscope optique à espérer, et aucun besoin de microscope optique. La raison en est simple, les éléments physiques dont la physique quantique mène l'observation, ne laissent aucune trace optique à chercher. Trop petit, trop volatile, trop rapide pour une rétine humaine, même aidées de toutes les lentilles du monde, car trop petit, trop volatile, trop rapide pour toutes les lentilles du monde.

Par pour le cerveau, qui, aidé de la technologie adéquate, laquelle mesure l'énergie par le chiffre, est capable de traiter les données récoltées. Encore faut-il un cerveau lui-même adéquat. C'est le cas pour le mien, braves gens. Ecoutez bien si vos oreilles vous l'autorisent, lisez bien si vos yeux vous le permettent, ouvrez grand votre cerveau, si sa musculature l'autorise.

Il y a deux phases chronologiques de développement de la physique quantique, avant et après microscope numérique (microscope quantique).

Avant, on était dans la spéculation. Maintenant, on est dans l'observation.

L'observation, c'est le moment de vérité. Les spéculateurs qui ont mal investi vont payer. Ceux qui ont vu juste vont être récompensés.

Einstein avait placé toutes ses billes de scientifique, donc tout son honneur dans un titre pourri. Son rival, Niels Bohr, a remporté la mise. Mais il n'y a personne d'autre que moi, à cette heure, pour lui rendre ce qui lui appartient. Mon devoir n'en est que supérieur.

L'objet du pari ? Le chat de Schrödinger.

L'Allemand joue, le juif perd le pari, le viking le remporte.

Le français tranche. Ce métèque de français. Au sang mêlé de tout et de tous. Nourri aux mamelles de la pensée complexe, offertes par Pater Complexus aka Edgar Morin.

*statistique : empirique

Outre la faculté de la science à délivrer, sur la question de l'existence d'un objet, une vérité pure positive, elle est également parfois capable d'exclure avec autant de fiabilité.

*Cependant, comme en toute science, en histoire, certaines données appartiennent au territoire de la vérité absolue, lorsque ces dernières atteignent un certain seuil de cohérence les unes par rapport aux autres.

c) vérité artistique

d) vérité éthique

***vérité binaire, vérité complexe.**

Caractère discriminant de la vérité

V et v

Sophisme

* relativité de la vérité de la vérité logique : plus ou moins de logique même si résultat faux/inexact